Récit de Raymond POIRSON.
Retranscrit à partir d'un enregistrement sur dictaphone retrouvé après son décès.

Au début de l'année 1944, j'ai été arrêté [par] la gestapo de Nancy, et plus particulièrement par le capitaine SS Alfred BOEDICKER qui était l'adjoint du chef de la gestapo de Nancy qui s'appelait Franz HOTH. Boedicker a d'ailleurs été fusillé au Polygone de Chambières quelques temps après la libération, après un procès qui était celui dit de la gestapo de Nancy. Boedicker avait été trouvé au domicile, dans les Vosges, d'une femme dont il avait fusillé le mari. Après, je fus interné à la prison Charles III de Nancy puis passé par Compiègne et ensuite déporté au camp de Hambourg-Neuengamme puis dans divers *Kommandos* dépendants de ce camp. Ce sont ces faits que je vais raconter ici avec la plus grande objectivité.

* * *

Mon père avait participé au combat de la Somme, du Chemin des Dames et aussi de l'Yser. Blessé deux fois, il avait été légèrement gazé. Mon père, qui était libérable en 1914, est resté 8 ans sous les drapeaux : 3 ans de service militaire, 4 ans de guerre et un an d'occupation.
Après la guerre de 1918, mes parents habitaient Paris, puis aux environs de 1921, ils regagnèrent la Lorraine qui était leur terre natale et vinrent s'installer à Pagny-Sur-Moselle où ils ouvrirent un commerce en face des anciennes écoles sous le nom de *Bazar parisien.* Ma mère tenait ce commerce et mon père prit une activité artisanale de plombier-zingueur qui était son véritable métier.
Toute mon enfance se passa à Pagny-Sur-Moselle, que nous quittâmes en 1936 pour venir s'installer ici à Arnaville, je ne sais pour quelle raison.
En France, et surtout en Lorraine, terre d'invasion, on suivait avec une certaine anxiété les évènements qui se déroulaient en Allemagne. Les discours enflammés du Chancelier Hitler et aussi les parades monstres qui se déroulaient à Nuremberg pour montrer la capacité de l'armée allemande. Mais nous étions à l'abri de la ligne Maginot, du moins le croyions-nous, et la France était riche, riche de ses colonies. Tandis que l'Allemagne se préparait à la guerre, en France le climat social se dégradait et les Français dansaient sur un volcan qui n'allait pas tarder de se réveiller.
Hitler envahissait successivement l'Autriche, les Sudètes et une partie de l'Europe centrale. La France et l'Angleterre capitulaient devant lui et malgré une mobilisation en 1938, […] Hitler se senti encouragé. Puis, ayant les mains libres parce qu'il avait conclu un pacte avec la Russie soviétique, il envahit la Pologne.
Cette fois la guerre était inévitable, et la France mobilisait. La ligne Maginot fut occupée en totalité, et les troupes françaises s'installèrent dans le nord et dans l'est de la France. Pendant de longs mois ce fut ce que l'on appela la « drôle de guerre ». Malgré quelques escarmouches, et des combats qui avaient lieu à Narvik les deux armées face-à-face restaient l'arme aux pieds. Du moins le croyions-nous mais en Allemagne on préparait encore plus les effectifs qui devaient envahir la France. Et ce qui se produit le 10 mai 1940, ce fut la grande bataille de l'Ouest ; les troupes Allemandes envahirent la Hollande, le Luxembourg, la Belgique et déferlaient sur la France par la trouée de Sedan. En quelques semaines, l'armée française fut vaincue et le maréchal Pétain demanda l'armistice. Les combats étaient terminés.
Les combats étaient terminés mais l'occupation commençait. La France fut découpée en deux zones : une zone occupée et une zone non occupée où se tenait le gouvernement à Vichy et dans cette zone se trouvait le restant de l'armée française qui s'appelait à l'époque l'armée

d'armistice. La flotte française forte de 60 navires, navires de ligne et de haute mer très modernes, se trouvait à Toulon. J'aurai l'occasion d'en reparler un peu plus loin.

Aussitôt, une chape de plomb tomba sur le pays. L'occupation qui dès le début se montrait, du moins croyions-nous, assez compréhensive, devint vite très rigide. Et la France fut pillée, la situation des Français devint très difficile. On commençait à manquer de tout dès 1941.

Fin 1941, devant les difficultés, je décidais de quitter mes parents et de me rendre en zone libre.
Je passais la ligne de démarcation à Moulin, je descendis sur Toulon et m'engageai dans la marine nationale française, ce qui avait toujours été mon idée, pour une durée de 3 ans. Je me plaisais dans la marine, et ayant l'esprit assez militaire, je pensais y faire une carrière mais mes plans furent mis à mal lors de l'invasion de la zone libre qui eu lieu après que les Alliés eurent débarqué en Afrique du Nord.
Les Allemands, au début, dirent que le camp de Toulon, ce qui s'appelait le camp retranché de Toulon, ne serait pas envahi. Mais ils ne tinrent comme d'habitude pas parole et le 27 novembre 1942, la division « DAS REICH » suivie de quelques milliers de marins Allemands, envahirent le port de Toulon afin de capturer les navires que les marins allemands devaient occuper.
Ce fut là mon premier contact avec l'armée allemande car sur mon livret militaire, ces quelques jours […] sont comptés en campagne double.
Tous les marins furent rapatriés dans leurs foyers et je regagnais mon village dans les premiers jours du mois de décembre 1942.
La situation était toujours aussi difficile, la pénurie existait sous toutes ses formes. Manque de tout : d'abord l'alimentation qui était conditionnée par des tickets d'alimentation et aussi manque de tout, on manquait de tout, de chaussures, […] enfin de tous les objets et ustensiles utiles à la vie courante.

1943 était vraiment l'année terrible de l'occupation. J'allais alors avoir 20 ans et bien que n'étant pas recensé dans les classes qui devaient partir au service du travail obligatoire en Allemagne, les jeunes gens de ma classe furent soumis à toutes sortes de contrôles. Nous dûmes nous rendre plusieurs fois à la préfecture de Nancy pour être enregistrés. Je ne sais plus exactement, mais je me rappelle qu'on imposa au dos de notre carte d'alimentation un cachet carré qui nous permettait de percevoir des tickets, car sans ce cachet nous étions considérés comme insoumis et nous ne percevions plus ces tickets d'alimentation.
Puis nous fûmes convoqués dans des bureaux à la fois français et allemands, qui je me rappelle étaient rue Gustave Simon. C'était un genre de service du travail, c'était même un service du travail où œuvraient les fonctionnaires français qui nous engageaient vivement à signer des contrats et partir en Allemagne. Bien évidemment ce n'était pas là mon idée.
Je fus aussi convoqué avenue Foch, c'était un bureau de recensement de la main d'œuvre, où les fonctionnaires allemands nous mirent pratiquement dans l'obligation de signer des contrats pour nous rendre en Allemagne. Bien sûr je ne signais pas ces contrats. Je rentrais à la maison et me demandais ce que j'allais faire.
Mais mes passages avaient été enregistrés et je reçus des convocations impératives. Je dus même me rendre place Duroc à Pont-à-Mousson au service de la main d'œuvre. Me doutant de quelque chose, j'envoyais mon père en éclaireur et en sortant il me dit :

« - *Tu sais, ça va mal pour toi, tu es recherché.*
- *Mais recherché pour quoi ? Je n'ai rien signé.*
- *Non, mais les autorités décident que, bien que ce n'était pas le service du travail obligatoire, on devait quand même se rendre en Allemagne.* »

Alors je ne savais plus quoi faire et je décidais de quitter le pays pour me cacher.
Je me dirigeais sur Paris où il était très difficile de se rendre puisque nous étions en zone dite interdite.
Je pris donc le train et, comme les contrôles avait lieu en gare de Bar-le-Duc, on se livrait à un jeu de cache-cache descendant à contre-voie, enfin, tout ce qu'une personne fugitive peut exploiter comme circonstance pour échapper.
Je réussis à passer et arrivais à Paris.
À Paris c'était la pleine occupation.
Tout était (…) noir, tout était froid et de Paris à la gare de l'Est, je pris le train pour me rendre au Perreux au domicile de mon oncle et ma tante afin de laisser passer l'orage. Ils m'accueillirent quelques temps, et puis j'avais un cousin également à Paris qui travaillait à la Préfecture de police. J'allais le voir et j'expliquais mon cas. Il me dit : « *écoute, je crois avoir une filière pour descendre sur l'Espagne. Et de là, gagner l'Afrique du Nord* ».
Cette idée me convenait et j'attendis quelques jours et puis mon cousin me dit : « *non, c'est retardé, parce qu'il y a eu des dénonciations et pour le moment la filière est en sommeil* ».
J'étais assez désappointé et je retournai au Perreux où j'habitais effectivement.
Mais mon oncle et ma tante qui étaient des gens assez âgés, n'étaient pas habitués à ce genre de vie clandestine, tout au moins pour quelqu'un qu'ils hébergeaient, et ils me firent comprendre que je devais aller chercher ailleurs.
Je pris donc mon bagage, qui était bien faible : une petite nuisette. Et refis le chemin en sens inverse.

Je repris le train à la gare de l'Est, toujours très difficile parce qu'il y avait des barrages, il fallait se faufiler, il fallait se débrouiller, il fallait passer, ce n'était pas évident, et, à Bar-le-Duc, je rencontrais les mêmes difficultés, même pire pour retourner en zone interdite. Néanmoins je réussis à passer.
Je repris mon train et au lieu de descendre à Nancy, je descendis à Lunéville parce que j'envisageais d'aller chez un oncle qui habitait à l'extrémité de la Meurthe-et-Moselle, aux confins de l'Alsace, à Val-et-Châtillon exactement.
Je me rappelle que je fis ce voyage dans des conditions épouvantables, je voyageais caché dans les toilettes, une partie même du voyage sur le marchepied du wagon parce qu'il y avait des contrôles. Enfin j'arrivais à Lunéville.
À Lunéville, il faisait noir. Je restais quelques temps à la gare, je me planquais, et, un cheminot voyant que j'étais (…) fugitif, me donna quelques conseils pour m'acheminer sur la direction de Val-et-Châtillon.
Il y avait un autobus qui partait le matin et qui allait jusqu'à Cirey-sur-Vezouze. Je pris cet autobus très tôt le matin dans la froide nuit, arrivé à Cirey-sur-Vezouze, et de Cirey-sur-Vezouze, je me rendis à pied à Val-et-Châtillon.
Je fus reçu, bien évidemment par mon oncle et ma tante, qui ne m'attendaient pas mais quand même qui me firent bon accueil. Ils comprirent ma situation et m'hébergèrent une huitaine de jours.
Mais il me tardait de savoir ce qu'il se passait à mon domicile, et un matin, ils me donnèrent une bicyclette, une grande pèlerine, et je pris la direction de mon village.
C'était loin. De Val-et-Châtillon au lieu de ma destination, il y avait quelques kilomètres. Néanmoins, j'étais jeune et je pédalais allègrement.
Je me rappelle que je passais à Nancy, je m'arrêtais même à Maxéville dans un café où je bus quelque chose, un café ou un ersatz, et j'arrivais dans la soirée dans mon village, emballé dans cette grande pèlerine qui me faisait ressembler à un père Noël, en noir bien sûr.

Je n'allais pas au domicile de mes parents mais me rendis chez un habitant de la localité qui m'hébergea quelques temps. Mes parents, bien sûr prévenus, vinrent me voir, et me dirent que pour le moment tout était calme, que les recherches semblaient arrêtées.
Je repris donc la bicyclette, repartis à Val-et-Châtillon, et je revins par le train.
Mais je ne revins pas directement chez mes parents. J'allais me cacher quelques temps dans un petit village qui était le lieu de naissance de mon père et qui s'appelle Euvezin.
Je restais une quinzaine de jours à Euvezin et puis je revins à Arnaville.
À Arnaville, la situation semblait un peu se calmer mais malgré tout, je ne me montrais pas trop.

(…) Évidemment quand on est à moitié clandestin, on retrouve des clandestins. Et c'est donc là que je pris contact avec un groupe de personnes d'Arnaville qui avaient organisé un petit réseau de résistance, autonome, ne dépendant de personne, qui s'occupait principalement d'héberger et du passage de personnes qui venaient de Lorraine occupée, puisque nous étions un village frontière, et qui les dirigeait sur un point de chute qui existait à Nancy.
Moi, j'entrepris de mon côté de rechercher si on pouvait trouver des armes. Et j'en trouvais, bien sûr, je trouvais des pistolets, je trouvais des fusils et je trouvais des munitions.
Et, mon dieu, tout se passait assez tranquillement, nous n'étions pas (…) poursuivis, nous n'étions pas recherchés, mais comme notre point de chute se trouvait à Nancy et que dans ce point de chute, il y avait aussi des résistants qui venaient des Vosges, ce n'est pas nous que la gestapo recherchait mais ils recherchaient ces résistants.
Et un jour ils furent arrêtés dans ce point de chute qui était rue Piroux à Nancy. Et là ils remontèrent toute la filière. Et en remontant la filière de vosgiens, ils découvrirent la notre et bien sûr procédèrent aux arrestations.
Dix personnes furent arrêtées. Huit hommes et deux femmes. Sur les huit hommes, six furent déportés et quatre n'en revinrent pas. Le facteur d'Arnaville, qui s'appelait Clément Henri fut arrêté des mois après, il échappa à la première rafle. Mais il fut arrêté lui aussi par la gestapo et déporté au camp de Mauthausen et affecté à la carrière de pierres. Il en revint fortement marqué.
Après notre retour des camps, nous justifiâmes de notre action de résistance afin de pouvoir obtenir des certificats d'appartenance qui nous furent d'ailleurs délivrés sans problème (…) : il nous fut délivré des certificats d'appartenance à la résistance intérieure française.

* * *

Pour moi, la grande aventure commença le 7 avril 1944, à six heures du matin.
Après avoir disposé quelques voitures traction avant, bien connues de la police militaire, de la police allemande, la gestapo fit irruption dans ma chambre et me demanda de les suivre.
Mes parents, qui ne connaissaient rien de mes activités, mais se doutaient quand même de quelque chose, demandèrent des explications et je me rappelle qu'il leur fut répondu « *Monsieur, madame, si nous nous sommes dérangés, c'est que nous reprochons quelque chose à votre fils, si nous ne lui reprochions rien, nous ne serions pas venus* ».
Je m'aperçus que des policiers allemands, en civils et en uniformes, armés, cernaient la maison et que trois voitures, des tractions, étaient stationnées dans la rue.
On me mit les menottes, je montais dans la voiture, et je pris la direction de la prison Charles III de Nancy.
Le 7 avril 1944 était le vendredi saint. Je fus immédiatement interné, enfermé dans une petite cellule qui se trouvait dans une l'aile de la prison. D'ailleurs, à mon retour, j'y suis retourné et on voyait très bien cette aile et la cellule dans laquelle j'étais enfermé depuis le pont qui s'appelle désormais « le pont des Fusillés ».

Le lundi, qui était le lundi de Pâques, je descendis au greffe de la prison pour un interrogatoire d'identité et on me coupa les cheveux à ras. Je fis le compte, j'eu les cheveux coupés 42 fois durant mon séjour, pas à la prison, mais durant mon séjour total : prison et camp de concentration.
Cette cellule, qui était très exigüe, et dans laquelle il faisait très froid, mesurait environ deux mètres sur trois mètres, et était éclairée par un vasistas qui était au ras du plafond. Cette lucarne (…) était fermée par un vasistas, par un grillage, par des barreaux et aussi par une porte qui laissait très peu passer le jour. Le mobilier était sommaire : un lit et c'est tout. Puis, un seau pour les besoins, un seau que j'allais vider deux fois par jour. Ni promenade, ni courrier, du linge deux fois par semaine. Du linge que mes parents venaient porter et le linge sale leur était remis.
Je fus interrogé trois fois par la gestapo de Nancy, à son siège qui était boulevard Albert 1er.
Je ne reviendrai pas sur les interrogatoires de la gestapo. On en a suffisamment parlé pour savoir dans quelles conditions ils se déroulaient. Mais je serai très objectif en disant que je ne fus pas torturé à l'inverse de certains que je rencontrais plus tard à qui on avait arraché les ongles et même un qui à qui on avait arraché les seins.
Je quittais cette cellule environ un mois après, et occupais une cellule dans le bâtiment central de la prison, au premier étage.
Dans cette cellule, qui était à peu près la même, nous étions regroupés à deux. Et c'est de cette cellule, qu'un matin, je vis partir, pour être fusillés, plusieurs résistants dont je sus par la suite qu'ils appartenaient à « Résistance Fer ».
Je le sus, parce que les provisions qui étaient la propriété de ces personnes qui partaient à la mort, furent redistribuées dans les cellules. Et dans une miche de pain, qui nous fut remis, je trouvais un billet qui disait textuellement ceci : « *Il est six heures, on vient nous chercher pour nous fusiller, adieu papa, adieu maman, vive la France* ». Et c'était signé des frères Camus. Après la guerre, je sus que les frères Camus, évidemment faisaient partie de « Résistance Fer » et avaient procédé à des sabotages.
Puis un jour, je quittais la cellule et fus emmené dans une pièce du rez-de-chaussée, où se trouvaient déjà d'autres prisonniers. Puis au fur et à mesure, d'autres descendirent. Nous nous trouvâmes bientôt un certain nombre, peut-être 10, 20, 30, je ne sais plus exactement, et dans l'autre pièce, on infiltra un mouton. C'était un nommé Garnier, je le vois toujours arriver, cauteleux. Lui avait encore ses cheveux, (…). Nous nous n'avions plus ni bretelles, ni lacets, nous n'avions plus rien. Mais lui était encore en tenue correcte et il nous raconta une vague histoire, et je me rappelle que dans un coin de la cellule, quelqu'un fit « *bêêêê* ». C'était donc pour nous prévenir. Et évidemment ce monsieur cherchait à obtenir des renseignements. Il allait près de l'un, près de l'autre, et aussi vite qu'il était venu, aussi vite il est parti. Quelques heures après, un Allemand vint l'appeler et on ne le revit plus.
Puis, de cette pièce, nous passâmes dans une autre grande pièce où alors là nous nous trouvâmes un nombre considérable. Peut-être 50, 60. Et c'est dans cette pièce que je vis monsieur Marcel Ney, qui devait partir un convoi avant moi. Monsieur Marcel Ney [y] retrouva ses camarades qui avaient été arrêtés en même temps que lui dans l'affaire dite « de la maison du prisonnier ». Et un jour, il fut introduit dans cette pièce un nommé Mougenot, qui les avait vendus. C'était celui qui les avait vendus. Évidemment, l'explication orageuse eut lieu. Puis, une partie des détenus de cette pièce furent appelés un matin et ils prirent quelques temps avant nous le chemin de Compiègne et de la déportation.

* * *

Environ une quinzaine de jours plus tard, ce fut notre tour.

Nous partîmes en autobus, pour un petit voyage qui était très court, un autobus qui fut fortement gardé, et nous fumes emmenés derrière la gare voyageurs, entre la gare voyageurs et le pont des Fusillés, ce qu'on appelle maintenant le pont des Fusillés, et il était stationné un train. Nous embarquâmes à bord de ce train qui prit la direction de Compiègne.
Le train était un train de voyageurs mais la nuit - le voyage dura quelques jours -, la nuit on nous mettait des menottes.
Nous arrivâmes à la gare de l'Est et de la gare de l'Est, le train transita pour regagner la gare du Nord, où il resta stationné quelques temps. Et de la gare du Nord, il s'achemina doucement vers Compiègne, parce que les triages étaient bombardés.
Je me rappelle que nous nous arrêtâmes au triage de Paris-la-Chapelle une nuit, là nous subîmes un premier bombardement.
Le train ne fut pas touché, et arriva à Compiègne après être passé par Crepy-en-Valois.
À Compiègne, c'était un soir et à pied - je ne sais plus si c'est à pied ou si c'est en voiture -, nous gagnâmes le camp de Compiègne et on nous installa sommairement dans une grande pièce où nous couchâmes sur le ciment.
Nous restâmes quelques temps à Compiègne, Compiègne qui était, avant ce que nous allions subir, (…) un petit paradis, évidemment toute proportion gardée.
À Compiègne, nous étions libres la journée. Nous avions deux appels, et (…) moi et mes camarades qui avaient mon âge, (…) étions pris en charge par la Croix Rouge parce que nous étions encore ceux que l'on appelle des J3. Et nous avions un colis de nourriture et du pain blanc qu'on nous apportait tous les jours.

* * *

Puis un matin, on nous fit rassembler dans la grande place d'appel de Compiègne, et on appela nos matricules.
C'était pour le grand départ : le départ pour Neuengamme.
Nous ne savions pas où nous allions aller.
Nous pensions que, peut-être on allait en Allemagne pour travailler, à notre corps défendant bien sûr, mais enfin, nous ne pensions vraiment pas dans quel endroit nous allions atterrir.
Pourtant je me souviens qu'un Allemand nous dit une chose (…) : « *Vous ne savez pas où vous allez aller, mais où vous allez aller vous serez très malheureux, on va tout vous prendre, on va vous faire travailler comme des forçats, vous n'aurez pas de nourriture, vous n'aurez rien, vous serez très malheureux* ».
Je me souviens très bien de ces paroles, ce qui prouve bien que certains Allemands, malgré qu'ils disent le contraire, avaient quand même connaissance des camps de concentration.
On nous rassembla donc, à Compiègne, dans un camp, en dehors du camp, séparé par des barbelés : c'était le camp de départ.
Et puis un après-midi, nous partîmes par groupe de 80. Pourquoi 80 ? Je le sus plus tard.
Nous partîmes par groupe de 80 fortement encadrés, et nous traversâmes Compiègne. Compiègne où ces convois qui faisaient ressembler à ceux de bagnards partant pour la Guyane avec leur sac sur l'épaule.
Nous traversâmes Compiègne dont on avait fait fermer toutes les portes et les volets, les rues étaient désertes et nous arrivâmes en gare. En gare où stationnait un train, le train qui devait nous emmener vers notre lieu final, et là je compris pourquoi nous étions 80, parce que nous stationnons devant un wagon et c'est à 80 par wagon que nous prîmes la route ou tout au moins le rail.
Nous montâmes dans ce wagon, 80… c'est quelque chose 80 hommes dans un wagon. Ces wagons qui sont faits pour 40 hommes : 40 ; chevaux en long : 8 ; je me rappelle avoir lu ça quand j'étais gosse.

Nous étions donc 80, 80 bouclés hermétiquement, pratiquement sans nourriture… sans nourriture, avec une simple tinette, en plein mois de juillet et le voyage dura quatre jours.
Quatre jours sur des voies qui étaient bombardées, le train se trainait lamentablement. Je me souviens que nous partîmes le soir, que le matin nous passâmes à Laon, Laon qui avait été bombardé, je vis le résultat des bombardements par les lucarnes, parce que nous approchions des lucarnes. Nous ne pouvions ni nous asseoir, ni nous coucher, il faisait une chaleur épouvantable. C'était le 15 juillet et je me rappelle que nous passâmes aussi en gare de Reims, en gare de Reims où nous stationnâmes très longtemps, et en face de nous, sur le quai était arrêté un train de militaires allemands. Ça devait être, je crois, des gars de l'Afrikakorps qui étaient en maillot et en short et nous, bien sûr, nous les envions.
Puis le train, doucement, glissa vers la Lorraine et je passais à Arnaville. Je passais à Arnaville et je vis ma maison… Je vis ma maison…
J'arrivais à Novéant et à Novéant, le train s'arrêta assez longtemps, les wagons s'ouvrirent pour un comptage, et les 80 furent entassés dans la moitié du wagon et un à un nous repassâmes dans l'autre moitié du wagon afin de vérifier qu'il n'y avait encore pas d'évadés.
Il y avait eu des tentatives d'évasions, et d'ailleurs des évasions je crois qui réussirent mais c'était au détriment de ceux qui restaient car nous entendîmes des coups de feu et plusieurs furent tués sur le bord de la voie, et leurs corps remis dans les wagons. Puis le train partit. Metz, nous passâmes la frontière à Apach, et nous rentrâmes en Allemagne. Nous traversâmes l'Allemagne.
Autant en France le train s'était trainé, autant en Allemagne il alla très vite, et nous arrivâmes un matin, je me rappelle un matin nous découvrîmes Hambourg. Nous vîmes Hambourg bombardé, nous vîmes Hambourg détruit, par les fenêtres du wagon.

* * *

Le train resta quelques temps à Hambourg et, par une petite voie, arriva au camp de Neuengamme. Neuengamme, nous découvrîmes immédiatement la façon de traiter les gens.
Nous fûmes brutalement mis en obligation de descendre du wagon, regroupés et acheminés sur le camp. Parce que la voie qui arrivait était à peu de distance du camp mais nous devions quand même emprunter une route qui nous menait à l'entrée centrale.
À l'entrée centrale, nous pénétrâmes et nous fûmes quelque temps sur la grande place, la place d'appel.

Je dirai quelques mots du camp de Neuengamme. C'était le grand camp de l'Allemagne du Nord. C'est un camp qui n'est peut-être pas très connu du grand public pour la simple raison que lorsque les Alliés le découvrirent, il était vide de tout occupant et que ceux-ci étaient partis pour d'autres destinations, mais j'aurai l'occasion d'en reparler plus loin.

À Neuengamme, nous restâmes, comme je vous l'ai dit, quelques temps sur la place d'appel, puis nous fûmes dirigés sur des caves qui étaient sous des blocs construits en dur.
Ces caves étaient une véritable fournaise, nous étions entassés, nous n'avions toujours pas bu. Nous restâmes quelques heures dans ces caves puis dans le courant de la nuit, par petits groupes, nous sortîmes et nous allâmes vers ce que l'on appelait la désinfection, c'est-à-dire que nous passâmes à la douche, on nous rasa complètement, des pieds à la tête, on nous enduit d'un liquide qui était pour protéger des poux, je ne sais pas, nous venions de France, nous étions considérés comme des êtres sales.
Après la douche, nous fûmes dirigés sur les blocs pour y être immatriculés dans le bloc.

Là, à la douche, on nous donna une petite plaquette de zinc, avec une ficelle que nous mîmes autour de notre cou, avec notre numéro de matricule qui ne devait pas nous quitter. Je fus immatriculé sous le numéro : matricule 36767, je ne fus pas près de l'oublier.
Ce matricule était cousu sur le côté droit du pantalon, et sur le côté gauche de la poitrine.
À Neuengamme, nous n'étions pas habillés en habit rayé. Nous étions habillés avec des vêtements disparates : une veste, un pantalon et aux pieds des claquettes. Mais une veste, un pantalon… moi je sais que j'ai eu un pantalon qui était quatre fois trop grand pour moi et une veste qui était quatre fois trop courte, et aux pieds des claquettes.
Nous fûmes dirigés vers le bloc. Moi j'étais au bloc sept. Immédiatement, incorporés dans ce bloc qui étaient des blocs de quarantaine. (…) Quarantaine ça veut dire que nous pourrions rester quarante jours, mais nous n'y restions [que] quelques jours pendant lesquels nous ne pouvions pas partir en *Kommandos*.
Mais pour ça, nous étions quand même astreints à des travaux à l'intérieur même du camp. Et je dois dire que j'en garde un assez mauvais souvenir puisque je fis des travaux d'extraction de terre glaise pour alimenter la briqueterie, car à Neuengamme il y avait une briqueterie.
Je fis des travaux d'extraction de terre glaise, je poussais des wagonnets de terre glaise, je fis différents travaux de manutention sur des tas de planches, … Enfin, je fis des travaux qui étaient assez épuisants, 12 heures par jour, et nous rentrions le soir au bloc où on nous servait une soupe, une maigre soupe qui était contenue dans des tonneaux de bois.

* * *

Puis un jour, il se fit un appel et on choisit quelques numéros et on nous emmena dans une pièce où nous passâmes un semblant de visite médicale.
On nous dépouilla de nos vêtements qui n'étaient pas des habits rayés et on nous habilla en rayé, en rayé tout neuf, et on nous dit que nous allions partir en *Kommandos* à Hambourg.
Effectivement, nous allons partir en *Kommandos* à Hambourg, mais on ne se doutait pas de quel *Kommando*.
Nous partîmes un après-midi, debout dans une remorque, derrière un camion.
Hambourg n'était pas très loin, une quarantaine de kilomètres. Et à l'arrivée à Hambourg, nous fûmes internés à la prison centrale (…).
Cette prison centrale, je la vois toujours : un grand bâtiment en briques rouges, des portes massives, un intérieur de cathédrale où le jour arrivait faiblement par des vitraux, une odeur indéfinissable, l'odeur des prisons, et nous fûmes enfermés dans des cellules au premier et au deuxième étages de la prison.
Nous étions affectés au *Kommando*, ce qu'on appelle le *Spring Kommando*, c'est-à-dire le *Kommando* chargé de déterrer les bombes à retardement. Déterrer les bombes à retardement, pour nous, cela ne voulait rien dire mais nous ne tardâmes pas à apprendre ce que c'était réellement.
Par équipe de six, tous les matins, nous partions accompagnés d'un artificier allemand, de Luftschutz Polizei qu'on appelait - c'étaient des territoriaux allemands qui n'étaient pas très méchants -, et nous partions aux endroits qui avaient été bombardés. On travaillait à trois sur le trou, trois attendaient et il fallait aller rechercher à environ à 5 ou 6 mètres de profondeur quelques fois les bombes qui étaient enterrées, dégager le derrière de la bombe sur laquelle était fixé un appareil qui, mû électriquement, dévissait le détonateur et rendrait la bombe inoffensive.
Les premiers temps, creuser n'était pas facile mais c'était quand même inoffensif, tout au moins le croyions-nous.
Mais nous n'allions pas tarder à connaître ce qu'étaient véritablement les bombes à retardement.

Je me rappelle toujours cette journée, cette journée mémorable, qui était le 4 août 1944.
Nous avions quitté la prison le matin, il faisait un temps superbe, nous étions un peu à l'écart de Hambourg, dans la campagne, et tout d'un coup, les avions arrivèrent et procédèrent à un bombardement en règle… Le 4 août 1944. Les bombes pleuvaient de tous les côtés, ça tombait, ça tombait et des camarades furent blessés.
Nous déterrâmes la bombe - du moins les bombes -, et dans l'après-midi, notre travail achevé, nous partîmes au port de Hambourg.
Au port de Hambourg où je me rappelle les bombes éclataient. Les bombes qui étaient dans le sol éclataient de tous les côtés et je vois toujours un bateau espagnol qui dans un coin du port brûlait. Et moi je m'étais un peu retiré pour satisfaire un besoin naturel, après avoir demandé l'autorisation aux sentinelles, et tout d'un coup la bombe sur laquelle nous travaillions explosa. Tous mes camarades furent tués. Je les vis projetés en l'air et je rentrai seul le soir à la prison de Hambourg. Je vous laisse deviner l'état dans lequel je me trouvais.
Ça devait être un samedi, car le dimanche nous n'allâmes pas au travail. D'ailleurs, je crois que j'aurais refusé d'y aller quitte à me faire tuer sur place.
Enfin le lundi, il fallut reprendre le travail.
Je repartis avec une autre équipe et nous allâmes dans un coin du port où étaient assemblés les sous-marins.
Je revois toujours ces berceaux en acier, ces échafaudages dans lesquels les parties du sous-marin étaient assemblées. Ils étaient fabriqués en Allemagne dans différentes usines, par tranches, et les tranches étaient assemblées et le sous-marin était lancé. Je n'assistais pas au lancement d'un sous-marin, je vis simplement son assemblage.
Et là il m'arriva une aventure… Nous n'allions jamais deux fois au même endroit. Ce jour-là nous vîmes un travailleur français. De loin il nous fit signe - car nous n'approchions pas, nous étions des pestiférés, on ne nous approchait pas -, mais c'était un courageux cet homme. Et il nous fit signe que, le soir, sous une tôle, il cacherait un papier et un crayon. Si nous avions un message à transmettre, il le ferait parvenir.
Comme je l'ai dit, nous n'allions jamais deux fois au même endroit mais là, par un effet miraculeux, nous retournâmes le lendemain au même endroit. Et effectivement, cet homme avait tenu parole, sous la tôle il y avait du papier et un crayon. Et moi j'écrivis un message.
J'écrivis un message qui arriva en Lorraine occupée, je connaissais l'adresse, c'était l'adresse d'une personne de mon village qui travaillait à Novéant tous les jours, et qui repassait le matin la frontière et le soir après son travail rentrait à Arnaville. Le message lui parvint, et cette fille qui était courageuse, passa le message, devina que c'était moi qui l'avais envoyé et le fit parvenir à mes parents, le donna à mes parents, le remis à mes parents.
Et mes parents surent que je me trouvais du côté de Hambourg. Evidemment, ils suivaient toujours avec anxiété, quand la guerre arriva à sa fin (…) Bien sûr à ce moment-là je n'y étais plus, j'étais loin de Hambourg. Enfin cette personne courageuse passa le message, et mes parents savaient où j'étais mais pas dans quelle condition.
De Hambourg, je conserverai le souvenir d'un *Kommando* très dur, d'un *Kommando* meurtrier. Mais aussi, je me rappelle que les gens de Hambourg me regardaient avec sympathie, les civils de Hambourg, et donnaient à nos gardiens des colis de nourriture et dans ce *Kommando*, nous n'avions pas eu faim. Même mieux, un jour nous déterrâmes une bombe dans le jardin d'un docteur, et le docteur remis un certain nombre de marks à nos gardiens pour qu'ils nous emmènent dans un restaurant. Et j'ai ce souvenir d'avoir mangé, habillé en bagnard, au milieu d'autres clients dans un restaurant de Hambourg. C'était un repas de guerre bien sûr, c'était un menu de guerre, mais enfin c'est un souvenir que je conserve.

* * *

Rentré à Neuengamme, je fus de nouveau incorporé dans un bloc, refis quelques travaux à l'intérieur du camp et c'est au cours d'un de ces *Kommandos* intérieurs que je vis pour la dernière fois monsieur Marcel Ney. Il était occupé au *Kommando* des tresses. Ce *Kommando* des tresses qui regroupait les personnes qui étaient considérées comme invalides était en deux parties : une partie travaillait dans certaines caves mais le *Kommando* de monsieur Ney était un *Kommando* extérieur, qui était exposé à toutes les intempéries. Assis sur de longs bancs de bois, il tressait des cordes en papier qui étaient destinées à caller les munitions.
Je pus échanger avec lui quelques paroles, des paroles d'espoir bien sûr. Chacun espérait rentrer, chacun espérait se retrouver. Nous nous donnions rendez-vous à Pagny-Sur-Moselle, mais pour lui le voyage était sans retour, nos destins nous séparèrent. Moi je partis de mon côté et lui partit au *Kommando*… dans un *Kommando* d'où il ne devait pas revenir.

* * *

Je fis quelques jours à Neuengamme, puis le bloc dans lequel je me trouvais fut pratiquement vidé, et nous nous retrouvâmes à 800 pour un départ.
On nous rhabilla en rayé et cette fois le départ était plus conséquent que le départ pour Hambourg. Nous reprîmes le train mais dans des conditions qui n'étaient pas celles de notre arrivée.
Nous allions à Brême, à Brême-Blumenthal exactement. Qui est une charmante petite ville dans les faubourgs de Brême.
Et nous arrivâmes à Blumenthal, un dimanche après-midi par un soleil radieux. C'était fin août ou début septembre, je ne sais plus exactement, enfin c'était un dimanche, je me rappelle. Nous débarquâmes à la gare de Blumenthal, et à pied, nous traversâmes la ville au milieu des gens qui étaient intrigués. Ils étaient à la terrasse d'un café, c'était paisible. Notre cortège, si on peut dire, traversa la ville et nous arrivâmes dans le camp.
Le camp qui existait, les baraques existaient mais elles étaient vides, elles avaient été vidées. Je crois que c'était un camp de travailleurs qui étaient partis pour une autre destination. Ce camp était situé au bord de la Weser, nous en prîmes possession, nous nettoyâmes les baraques qui étaient dans un état de saleté épouvantable, et dès le lendemain, on nous rassembla pour nous dire que nous allions travailler dans une usine.
Effectivement, dans le lointain mais un lointain assez proche, nous voyions des bâtiments assez imposants et des cheminées d'usine qui se dressaient dans le ciel.
Nous fûmes partagés en deux groupes : un groupe qui travaillait la nuit et un groupe qui travaillait le jour. Pour employer l'expression allemande, la nuit c'étaient les 'nachtisch' et le jour c'étaient les 'tagisch'.
Moi je fus affecté d'abord au service de jour, y restait peu de temps puis je fus affecté au service de nuit. Ce *Kommando* fut quand même une chance pour nous : bien sûr c'était un camp, une dépendance d'un camp de concentration et la discipline y était féroce - j'aurai d'ailleurs l'occasion d'en reparler -, mais ce qu'il y avait c'est que nous travaillions à l'abri.
Et ça c'était inestimable, car à quelques kilomètres de Blumenthal, se trouvait le *Kommando* de Bremen-Farge, Bremen-Farge où les détenus construisaient une base sous-marine immense, un bunker qui était destiné à abriter les sous-marins qui devaient venir par la Weser et regagner la mer du Nord. Et ils étaient soumis à des conditions atmosphériques épouvantables (…) Le camp se trouvait déjà au moins à quatre kilomètres du lieu de travail. Ils étaient obligés de faire ce trajet à pied le matin pour y aller, le soir pour remonter après une journée harassante de travail et les conditions étaient beaucoup plus difficile qu'à Blumenthal. Je ne dis pas que [Blumenthal] était le paradis, mais comparativement à Bremen-Farge, c'était beaucoup plus enviable.
À Blumenthal nous travaillions dans une usine d'armement qui était pour la firme *Deschimag*.

Je fus affecté, bien que je n'eusse aucune connaissance, à un tour et j'usinais quelques pièces plus ou moins bien, plutôt mal que bien, des pièces qui étaient je pense faites pour des unités de marine car nous voyions quelques fois, sur la Weser qui bordait l'usine, s'arrêter des vedettes allemandes et on procédait à quelques réparations.
Dans cette usine, avec mes camarades, nous sabotions à qui mieux-mieux les pièces que nous étions censés produire et que nous produisions, mais que nous usinions (…) le plus mal possible. Nous faisions ça avec grand péril parce que nous étions surveillés. J'avais un camarade qui était traceur : lui il traçait pour être percées des pièces, il traçait avec des diamètres différents de ceux qui étaient portés sur les plans, et ces pièces étaient stockées dans un magasin, et le magasinier qui était un belge, qui était aussi un résistant, s'en était aperçu et les mettait toujours en arrière, les planquait, les planquait, il est bien certain qu'un jour ou l'autre, si la débâcle allemande n'avait pas eu lieu, ces pièces [seraient] sorties, on aurait recherché et bien sûr les saboteurs auraient été trouvés et auraient fini leurs vies au bout d'une corde.
C'est d'ailleurs ce qui failli m'arriver car un jour, je détériorais une machine-outil assez importante et on me fit comprendre que pour moi le voyage allait mal se terminer en me faisant signe que l'on allait me passer la corde au cou.
Mais heureusement c'était quelques jours avant l'arrivée des Anglais, avant que nous évacuions le camp, et cela ne se produisit pas.

De Blumenthal, évidemment, je conserve certains souvenirs, dont les plus marquants furent ceux-ci.

Le 29 octobre 1944, à 15 heures, devant tout le camp rassemblé, on pendit deux Polonais.
Deux polonais qui venaient de France car ils avaient voyagé dans mon wagon.
Et ces polonais furent pendus en présence de tout le camp avec tout le cérémonial habituel, et l'aréopage SS qui s'était déplacé de Neuengamme parce que soi-disant, ils avaient fait du sabotage et ce sabotage consistait en la récupération de deux morceaux de caoutchouc qu'ils avaient cloué sous leurs godasses, sous leurs sabots plutôt.
Mais c'était plutôt destiné à nous terroriser qu'autre chose et ces deux garçons moururent de façon admirable si on peut dire : l'un regardant l'autre monter à l'échafaud, la potence plutôt, et il savait qu'il allait subir quelques minutes plus tard le sort de son camarade.
J'étais au premier rang et j'ai toujours dans les oreilles, parce que c'était une exécution avec une trappe - nœud coulant et une trappe -, (…) le bruit de la colonne vertébrale qui se rompait lorsque le condamné disparaissait dans la trappe.
On amena les deux corps un peu plus loin et un SS leur donna le coup de grâce.
C'était le 29 octobre 1944, je l'ai dit, et c'était le jour de mes 21 ans.
C'était aussi ceux de mon camarade Auboiroux qui sabotait également les pièces et qui est décédé depuis son retour.

Un autre fait à Blumenthal. [Il y avait, comme déjà dit] deux services : [le] service de jour et [le] service de nuit.
Dans mon bâtiment, deux personnes restaient la nuit, car ils étaient de service de jour.
Et pendant notre absence, quand ils étaient seuls, ils avaient entrepris de creuser un tunnel qui partait de la baraque numéro 7 pour traverser le chemin de rondes et ensuite déboucher dans le talus de la Weser qui se trouvait à quelques dizaines de mètres de l'enceinte du camp.
Ils avaient découpé une trappe dans le plancher et ils avaient étayé le tunnel.
Ils sortaient la terre et la répartissait tout autour de la baraque de la façon le plus discrète possible.

C'était un travail délicat, car évidemment cela faisait du bruit, notamment quand ils ont découpé la trappe dans le plancher.
Mais ces deux hommes qui s'appelaient l'un Curial et l'autre Courtines, étaient des professionnels, notamment Courtine qui était menuisier de métier et la trappe était pratiquement invisible.
Malheureusement, le tunnel n'était pas assez étayé, et un jour, une sentinelle, en faisant sa ronde, passa au travers et atterrit dans le tunnel.
Grand branle-bas, les kapos et le personnel allemand du camp se doutèrent de la chose, et rentrèrent au bloc 7, car une tentative de cette nature était punie de pendaison.
Les SS virent que ces hommes étaient très courageux d'avoir entrepris un tel travail, et les Russes qui regardaient les Français comme des petits garçons, changèrent brusquement leur attitude à notre égard.

Un fait aussi qui m'a marqué à Blumenthal, ce fut le jour de l'évacuation du *Kommando*. Quatre Russes avaient volé la réserve de tabac du chef et ils furent sauvagement assassinés à coups de couteaux par les kapos.

Et je reviens au travail du *Kommando*.
Les mois passaient, septembre, octobre, novembre, décembre, et là il faisait très froid !
Je me rappelle qu'à Noël 1944, il y avait de la neige, le soleil brillait, il faisait moins vingt et nous n'avions pas chaud dans nos pauvres habits.
La nourriture était vraiment très insuffisante et un jour on nous donna une boulette de viande.
Alors là, je ne sais pas si c'est la réalité ou si c'est un mensonge mais le bruit courut que nous avions mangé la cuisse d'un russe. Est-ce vrai, est-ce faux ? C'est une question qui restera sans réponse.
Janvier passait, février passait, mars passait, nous n'avions pas de nouvelle sinon que, un jour, un kapo nous informa qu'il quittait le camp, qu'il repartait, qu'il s'engageait dans l'armée allemande, mais que l'armée allemande avait attaqué fortement du côté des Ardennes et que les Alliés étaient en déroute.
Évidemment, ce n'était pas fait pour remonter le moral. Et puis, on sentait quand même quelque chose qui se passait.
Un jour arriva une évacuation d'un *Kommando*. Puis de deux, puis de trois, le camp grossissait à vue d'œil, nous étions des milliers maintenant.
Et nous n'allions plus travailler car il n'y avait plus de courant. L'usine était arrêtée et la nuit les lampes qui illuminaient le camp n'étaient pas allumées, il n'y avait plus de courant.
C'était la bataille, c'était l'invasion. Nous en étions conscients mais moi pour mon compte j'avais très peur car le bruit courait que nous allions tous être exterminés, aucun concentrationnaire ne devait tomber vivant aux mains des troupes Alliées.

* * *

On nous fit sortir des baraques, on nous encadra, et nous évacuâmes… La colonne prit le chemin de Farge, qui était à quelques kilomètres à côté. La misérable colonne faite de *Kommandos* qui étaient... il y avait des *Kommandos* très éclopés, plus éclopés que le nôtre, on se trainait misérablement.
Enfin le soir, nous arrivâmes à Farge qui était éloigné de quelque dix kilomètres à peu près, 5-10 kilomètres, et nous couchâmes la nuit à Farge, bien sûr sans ravitaillement. On ne pouvait pas ravitailler une colonne qui était aussi importante.
Le lendemain matin, le *Kommando* de Farge avec nous prit la route, la route de l'évacuation. Alors là ce fut une période vraiment difficile.

La colonne, la misérable colonne se traina, essaya de regagner Neuengamme qu'elle regagna effectivement après une dizaine de jours de marche.
Dix jours de marche sur une distance de 120 kilomètres à pied environ. [On] faisait des haltes le soir, à des endroits où nous pouvions être gardés, être conservés par la troupe qui nous encadrait, pratiquement sans ravitaillement.
Les crevards étaient fusillés sur le bord de la route et leurs corps restaient sur place.
Moi je me rappelle que je marchais comme un métronome. On ne savait pas, on passait par des chemins détournés, on faisait quelques kilomètres, on s'arrêtait, on revenait sur nos pas parce que la route était coupée, on repartait, on revenait, c'était vraiment quelque chose d'hallucinant.
Et la colonne arrivait, se trainait et arrivait quand même à regagner Neuengamme, que nous découvrîmes (…) avec stupeur un jour. On voyait au loin le camp, la cheminée du four crématoire.
Nous reprîmes la place d'appel et on nous laissa plusieurs jours, sans rentrer dans un bloc, coucher la nuit dehors.
C'était en avril 44 et à cette latitude il ne faisait pas chaud. Nous passâmes à la douche, on nous redonna des habits, des loques plutôt que des habits, et on nous distribua un colis de [la] Croix Rouge. Ah ce colis de la Croix Rouge ! Quel bonheur ! Nous découvrîmes ce qu'il y avait dedans, de la confiture, des biscuits, mais le drame c'est que les Russes qui ne faisaient pas partie de la Croix Rouge n'avaient pas de colis.
Et la première chose, ce furent des bagarres, mais nous n'étions pas de taille à lutter avec les Russes qui étaient beaucoup plus endurcis et beaucoup plus malins que nous, et nous fûmes dépouillés en deux temps de ces précieux colis.
Néanmoins, je réussis à conserver, en les cachant (…) précieusement sur moi, deux paquets de cigarettes, une boite de fromage et une boite de poudre de café.
Et j'en parlerai plus loin de cette poudre de café car je crois que c'est ce qui m'a sauvé la vie.

Mais à Neuengamme, tous les *Kommandos* affluaient. Et le camp grossissait à vue d'œil.

Comme je l'ai dit, j'avais le matricule 36.767, et je vis à ce moment là des matricules qui dépassaient les 100.000. 100.000 ! La population d'une ville déjà importante. Le camp était surpeuplé. Des départs eurent lieu.

* * *

On évacua d'abord ceux qui étaient vraiment intransportables, et ils partirent pour Bergen-Belsen et Sandbostel, qui étaient des mouroirs.

Puis les autres, dont je faisais partie, prirent la direction de Lübeck. Lübeck, où nous arrivâmes, par le train, sur le bord d'un quai, et le long de ce quai étaient amarrés des bateaux. Et le bruit courrait que nous allions être embarqués pour être dirigés vers la Suède où nous serions pris en charge par la Croix Rouge internationale.
C'était un faible espoir, mais cet espoir se réalisa pour une petite partie d'entre nous qui furent pris après des conversations entre le Comte Bernadotte et Himmler. Effectivement un bateau de la Croix Rouge vint chercher des déportés et ils regagnèrent la Suède où ils furent soignés et hébergés.
Mais pour la majorité d'entre nous, et je faisais partie de cette majorité, un véritable calvaire commença.
Nous fûmes entassés à fond de cale, moi je fus entassé avec les autres à fond de cale sur un cargo qui s'appelait « l'Athen ». Et l'Athen prit la direction de la haute mer.

De la haute mer mais quand même à l'intérieur de la baie de Lübeck.
Nous étions éloignés des côtes de quelques kilomètres et le cargo s'amarra le long d'un autre bateau : le Cap Arcona.
Il y avait plusieurs bateaux en rade de Lübeck. Il y avait le nôtre, l'Athen. Il y avait le Cap Arcona qui était un magnifique transatlantique qui faisait la ligne Hambourg-Amérique du Sud. Il y avait le Thielbek et il y avait le Deutschland.
La vie à bord de l'Athen était quelque chose qui ne peut pas se décrire tellement c'était rude.
Nous étions des centaines, entassés à fond de cale, sur le fond du navire, sans eau, sans sanitaire, sans ravitaillement. On pataugeait littéralement dans les excréments. Et les morts s'alignaient par dizaines ; les morts qu'on remontait avec une corde, et qui étaient probablement jetés à la mer. On ne le voyait pas, mais c'était des conditions épouvantables.

Puis, chance inespérée, un jour nous fûmes transbordés sur le Cap Arcona. Le Cap Arcona qui avait servi à évacuer des Allemands de Pologne pour les ramener jusqu'à Lübeck.
Je l'ai dit, c'était un superbe transatlantique, qui devait être dans le genre de (…) l'Europa qui, plus tard rebaptisé, devint le Liberté en France.
Et sur le Cap Arcona, luxe, nous fûmes enfermés dans des cabines. C'était beaucoup plus confortable qu'être à fond de cale.
Et dans ces cabines nous trouvâmes des restants de pain, des restants de nourritures, [et] bien évidemment, cela fit notre bonheur.
Et par le hublot de ces cabines, on apercevait au loin, semant la baie, quelques sous-marins de poche qui naviguaient. Cela nous intriguait.
Un jour, je dûs sortir de la cabine, je ne sais plus pour quelle raison. Je fus pris dans une rafle et je fus enfermé à fond de cale, au fond du Cap Arcona, au milieu des Russes. Et je songe à la mort atroce qui fut celle des ces prisonniers qui étaient à fond de cale lorsque plus tard le bateau fut bombardé.
Néanmoins, je réussis à sortir, je réussis à me faufiler alors que la porte était ouverte et je remontais pour me replanquer dans une cabine.
Mais je ne restais pas longtemps, je fus pris dans une rafle de nouveau, à mon corps défendant je fus retransporté sur l'Athen et remis à fond de cale.
C'était pour moi un désespoir immense de retrouver les conditions dans lesquelles j'avais déjà vécu quelques jours auparavant.
Je redescendis dans la cale et retrouvais la même horreur : les excréments, les morts, et l'atmosphère qu'on ne peut pas décrire, il faut l'avoir vécu pour la comprendre.
Et bien sûr, pas de ravitaillement, des bagarres immenses entre nationalités différentes, des gens qui s'étranglaient, qui s'étripaient, qui devenaient fous, et c'est là que ma boite de café me servit. C'est tout ce que j'avais conservé parce que les cigarettes m'avaient été volées et on ne pouvait pas les conserver. Mais j'avais toujours ma boite de café, et, en me cachant, je trempais le doigt dans la poudre de café et je suçais le bout de mon doigt. Ça me donnait un coup de fouet et je crois que c'est ça qui m'a permis de survivre un peu, enfin de survivre puisque je suis revenu.

Et les jours passaient, et on se demandait ce qui allait venir, comment ça allait se terminer. Nous étions vraiment... nous étions couverts, les vêtements nous collaient à la peau, (…), par l'humidité, par les excréments, (…) c'était quelque chose (...). Comme je le dis c'est indescriptible (…). Ça a été la période, ça et les bombes, ça a été peut-être la période la plus dure de la déportation.
Les bombes, le fond de cale et les kilomètres, les 120 kilomètres à pied de Blumenthal à Neuengamme.
C'était la fin mais c'était le plus dur.

On se demandait bien comment ça allait se terminer.
Et nous n'avions plus nos têtes à nous, nous ne savions plus, nous étions perdus. Nous ne savions pas ce qu'il se passait, on se demandait, on attendait quoi ? La libération ? La mort ? Plutôt la mort que la libération.

Et puis, arriva une chose terrible, les navires furent pris comme cible par l'aviation anglaise. Ils furent bombardés et coulèrent, sauf l'Athen sur lequel je me trouvais.
Le Cap Arcona, atteint de 63 fusées, sombra et se coucha dans la baie de Lübeck ; il ne sombra pas parce que sa hauteur était plus importante que le fond sur lequel il se trouvait.
Le Deutschland coula aussi mais l'Athen, alors là les raisons divergent : certains disent qu'il regagnait la terre pour rechercher des prisonniers, d'autres disent qu'il partit, ce qu'on appelle en termes de marine il « cula » c'est-à-dire qu'il partit en marche arrière pour bien montrer aux avions qu'il ne voulait pas s'évader, et il accosta au port de Neustadt.

Mais nous ne le savions pas, nous entendions bien la machine qui s'était mise en route et puis la machine s'arrêta. Nous avions entendu les détonations.
La machine de notre bateau s'arrêta, le bateau se balançait et je réussis à remonter du fond de cale pour me mettre dans l'entrepont.
Et là, tout d'un coup, j'entendis crier : « *nous sommes à terre* ». Et c'était la grande bagarre pour sortir, pour remonter par l'échelle, tout le monde se piétinait, des gars tombaient, enfin, je réussis à monter sur le pont, et effectivement me rendis compte que le bateau était à quai.
Il y avait des cordes, des échelles sur le bateau nous les fîmes passer par-dessus bord et tant bien que mal, plutôt mal que bien, nous descendîmes et évidemment nous prîmes pied sur la terre ferme.

Mais on se demandait toujours ce qui allait se passer car nous ne savions pas que c'était la libération et j'avançais comme un somnambule avec plusieurs camarades, et tout d'un coup je vis un grand soldat qui me sembla bizarre parce qu'il n'était pas habillé comme les Allemands.
Il était en kaki, il avait un fusil mitrailleur sous le bras et puis sur son blouson je vis le mot « England ». Alors je compris que c'était la fin.
C'était la fin... C'étaient les troupes anglaises qui arrivaient.

Nous étions à Neustadt qui était une base de sous-marins de poche. Et dans cette base, il y avait de nombreux magasins de ravitaillement, sur lesquels bien sûr nous nous jetâmes mais, pour certains ce fut leur mort car avec des organismes délabrés et privés de nourriture comme les nôtres, certains mangèrent des conserves grasses et décédèrent dans les jours qui suivirent.

Les Anglais, qui étaient des troupes combattantes, ne purent pas grand-chose pour nous. Ils nous donnèrent bien quelques rations mais c'étaient des combattants qui avaient déjà fait un long périple, qui arrivaient du centre de l'Allemagne et le soir, nous couchâmes dans les lits des marins allemands.
Je me souviens que, même, nous avons trouvé encore du café, qui était là, enfin les marins allemands étaient partis et nous prîmes possession de leurs locaux.

Et c'est là que la vie commença tout doucement à renaître. On nous nettoya, les Anglais firent réquisitionner des vêtements chez les civils allemands, ils nous habillèrent avec et brûlèrent nos vieux vêtements parce qu'on craignait le typhus.
Et on resta quelques temps dans les bâtiments de la Kriegsmarine.

Je ne me souviens plus tellement comment nous étions ravitaillés. Nous étions ravitaillés et quelques jours, peut-être 5-6 jours après - c'était le 3 mai 1945, le jour de la libération -, et aux alentours du 9 mai, des cas de typhus se déclarèrent.

Le camp fut fermé mais nous apprîmes que, à l'extérieur il y avait un petit camp qui était tenu par des Français, alors nous nous faufilâmes pour échapper aux Anglais qui ne laissaient sortir personne à cause du typhus, et nous regagnâmes ce camp qui était tenu par des Français où, bien sûr nous fûmes acceptés.

Nous restâmes quelques jours, et une commission de rapatriement vint de Lübeck faire les formalités pour nous remmener chez nous.

* * *

Nous partîmes aux alentours... que je ne dise pas de bêtises… je suis revenu à Arnaville le 22 mai, le voyage a duré environ 6 jours… Nous partîmes aux alentours du 15 ou 16 mai 1945 de Lübeck dans des camions de la Croix Rouge, des camions assez inconfortables d'ailleurs.

Nous traversâmes Lubeck, nous traversâmes Hambourg, nous traversâmes Brème, et après quelques arrêts en cours de route, nous reprîmes le train en Hollande.
Nous traversâmes la Belgique et nous arrivâmes à Lille où était un centre de rapatriement, à Lille où nous fûmes rhabillés, nous fûmes munis d'un petit ravitaillement et on reprit le train pour arriver à Paris à l'hôtel Lutetia.
À l'hôtel Lutetia qui était le centre de rapatriement, le centre d'arrivée des déportés, et je me souviens toujours de cet hôtel Lutetia. C'est avec émotion que j'en parle, qui avait été pendant la guerre le siège de l'Abwehr, le service de contre-espionnage allemand, et devant l'hôtel Lutetia étaient disposées des barrières et le long de ces barrières, se pressaient des gens avec des photos, des photos de leurs parents qui étaient partis, et devant lesquels ils demandaient des nouvelles : « *L'avez-vous connu, l'avez-vous vu ?* ».
Dans le hall de l'hôtel Lutetia étaient disposés de grands panneaux, de grands panneaux avec des photos également, des points d'interrogation et j'eus la triste... le triste message d'annoncer à des gens qui se trouvaient là qu'ils ne reverraient pas leur fils, je l'avais vu mourir sur l'Athen.
Je vois toujours ces parents qui partirent, comme évidemment, dans un état de tristesse.
Et de l'hôtel Lutetia, nous fûmes interrogés par des officiers de renseignement de l'armée, par la sécurité militaire je pense. On nous demanda (...) de dire pourquoi nous avions été déportés, ce que nous avions vu, où nous avions été.
Tout fut enregistré, on dut nous remettre une carte de rapatriés. On nous donna un peu d'argent, et puis je repris le train.

Je repris le train à la gare de l'Est pour rentrer chez moi.
J'arrivais à Pagny-sur-Moselle. De Pagny-sur-Moselle je rentrais à pied. J'étais pas solide, mais j'avais quand même la force de rentrer. Et à l'entrée d'Arnaville, je me souviens qu'il y avait encore un poste de garde de soldat qui était juste à l'entrée d'Arnaville parce que, bien que la guerre fût terminée, il y avait encore des contrôles.
C'étaient des gens qui surveillaient les voies et puis il y avait des prisonniers allemands qui s'évadaient alors, quand ils me virent arriver, ils me demandèrent mes papiers. Je sortis ma carte de rapatrié, je leur montrais...
Et puis il y avait des jeunes gens d'Arnaville, de mon âge, qui étaient là. Je les saluais, leur dit bonjour. Ils me regardaient avec étonnement, mais ne me reconnurent pas.

Il faut dire que quand je suis parti je pesais 74 kilos, quand je revins, j'en pesais 47. J'avais laissé 27 kilos dans l'aventure.
De retour à mon point de départ, la boucle était bouclée.

* * *

J'avais dit que je ne retournerais jamais en Allemagne... et puis, devant l'insistance de mes camarades de déportation, effectivement, je fis plusieurs pèlerinages.
Je fis plusieurs pèlerinages et je revis les lieux où j'avais passé une partie de ma jeunesse.

Je revis Neuengamme, ces bâtiments en dur qui existent toujours, ces caves où nous avions été enfermés. Je revis la place d'appel, Neuengamme où est maintenant installée – elle doit d'ailleurs disparaître -, une prison. Une prison pour les détenus allemands.
Je revis l'emplacement du four crématoire.

Je revis Blumenthal. Blumenthal où je fis la connaissance de professeurs allemands qui enseignaient le français dans les collèges et qui me firent rencontrer des jeunes allemands qui étaient désireux de converser avec d'anciens déportés pour les interroger sur effectivement ce qu'était la déportation.
J'eus donc, je dirais, l'honneur de rencontrer ces jeunes des collèges et de leur expliquer de vive-voix ce que nous avions vécu.

Je revis surtout Bergen-Belsen, Bergen-Belsen qui était un mouroir que les Anglais découvrirent, où moururent des milliers et des milliers de déportés, où le camp fut détruit au lance-flamme parce que (...) le typhus y régnait.
Bergen-Belsen maintenant qui est le cimetière où sont enterrés dans des fosses communes des milliers et des milliers de déportés, des tumulus où il est signalé : « *ici reposent 10.000* », « *ici reposent 20.000* », « *ici reposent 100.000* », « *ici reposent 10.000* ».
Et on ne sort pas du camp de Belgen-Bersen sans être marqué.

J'ai revu aussi Sandbostel, qui était un Bergen-Belsen bis.

J'ai revu l'école de Bullenhuser Damm, qui était un *Kommando* de Neuengamme et où furent pendus à quelques jours de la libération les enfants qui, à Neuengamme, servaient de cobayes aux expériences du docteur Trzebinski et Heissmeyer.
Trzebinski était le médecin SS du camp. Le docteur Heissmeyer, qui venait de Berlin toutes les semaines, leur inoculait le basile de la tuberculose.

Je revis divers *Kommandos* où je n'avais pas été, mais que je visitais.

Je revis la baie de Lübeck, le bâtiment du Cap Arcona et les cimetières où sont enterrées les 8.000 victimes de ce naufrage.

Lorsque le pèlerinage terminé, je reprends le train en gare de Hambourg je me dis, encore une fois : « *J'ai le plaisir de rentrer à la maison* ».
Je suis triste. Je suis triste car je pense à tous ceux et à toutes celles qui n'ont pas eu le plaisir de rentrer et qui dans cette terre maudite, donnent leur dernier sommeil après une mort toujours tragique.

Tous ces morts... tous ces morts... je me dis quand nous à notre tour nous serons disparus, y aura-t-il encore quelqu'un pour honorer leur mémoire, afin que ces pauvres mort ne soient pas définitivement morts ?

* * *

Je voudrais quand même tirer une conclusion de ce que je n'appellerais pas une aventure mais une tragédie.
Je suis rentré, je suis revenu et souvent je me pose cette question : « *Pourquoi moi plutôt qu'un autre ? Pourquoi ?* ».
Car comme les autres, j'ai vécu l'éloignement, la faim, le froid, la soif, la soif qui était quelque chose qui torturait, peut être plus que la faim. La soif dans les wagons, la soif dans les caves de Neuengamme, la soif dans les bateaux.

Je suis revenu et 50 ans après, je suis encore là.
Je suis revenu parce que peut-être j'étais jeune, en bonne santé. Parce que je n'avais pas les soucis que pouvait avoir un homme plus âgé qui avait laissé derrière lui femme, enfants, situation, mais je crois surtout parce que j'ai eu la chance.
Oui, j'ai eu la chance de passer à travers ces épreuves, de sortir vivant des bombes, de sortir vivant du bateau car la vie ne tenait qu'à un fil.
Vous vous réveilliez le matin mais vous pouviez très bien être mort quelques instants après, mort simplement par la fantaisie d'un SS, où par la fantaisie d'un kapo.

Je me suis vite réadapté à la vie, et il a fallu se refaire une situation.
Il y a eu des joies, des peines, des deuils, des chagrins, et petit à petit on n'oublie pas.
Les souvenirs s'effacent un petit peu, tout au moins pendant la période de ce qu'on peut encore appeler la jeunesse.
Mais maintenant que j'ai atteint un âge avancé, je pense souvent à ce que j'ai vécu lorsque j'avais vingt ans et c'était quelque chose d'exceptionnel.

Mais ce que j'ai fait, peut-être très modestement, je ne le regrette pas.
Et si c'est à refaire, je le referais avec sûrement beaucoup plus d'expérience car cette déportation fut et restera le summum de ma vie, oui je ne regrette rien et c'est là ma conclusion.

Raymond POIRSON
(29/10/1923 - 19/10/1998)